

sergent Moignard est arrivé avec quatre hommes. On a voulu pincer mon homme. Alors une rébellion complète. Il a investit le sergent de canaille, de pioupiou, d'Abd-el-Kader, C'est avec bien de la peine qu'on est arrivé à le fourrer au poste.

Le prévenu.—Factionnaire; c'est possible; je vous fais mes excuses de la plaisanterie du fusil; mais je ne me souviens de rien, je voyais tout en bleu.

Le Tribunal condamne le prévenu à six jours de prison.

Navel.—C'est bon..., en v'la, du bleu!

PARTIE RELIGIEUSE.

Une lettre de Rome, adressée au *Courrier français*, contient de nouveaux détails sur l'entretien du czar et du souverain-pontific :

Die et

Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane, Divinum imperium cum Jove Cæsar habet.

Le César de Russie a en effet emmené avec lui une petite gelée suivie d'un des plus beaux soleils italiens. Sa solennelle entrée au Vatican a été un double spectacle pour les Romains; ils ont complètement oublié le rapport sur les persécutions de Nicolas, et bon nombre d'entre eux ne pensaient qu'à l'or que le czar devait jeter dans leurs ateliers, boutiques et besaces, car le peuple romain est un peuple civilisé. Le 13, à onze heures, le czar Nicolas était devant le pape Grégoire XVI.

Lorsque, en s'inclinant, le czar a voulu baisser la main du pontific, ce dernier l'a doucement retirée. « Votre sainteté, daignez ne me considérer que comme un simple chrétien devant le successeur de Saint-Pierre, apôtre de toute la chrétienté, invoqué à Saint-Petersbourg comme à Rome; » et en disant cela il saisit la main de Grégoire XVI et la baisa avec un respect presque filial. Le pape ayant les deux bras libres, les ouvrit, et embrassa l'empereur. La vénérable et mélancolique figure de l'auguste vieillard s'éclaira d'un sourire. Il demanda à l'empereur s'il n'était pas fatigué de son voyage nocturne; le czar en répondant non, sourit de la naïveté du saint-père, qui semblait ignorer son habitude de ne traverser les états de l'Europe et les siens propres que dans la nuit, de n'arriver dans les capitales et de ne les quitter qu'à la clarté des étoiles, *per amica silentia luna*.

Le czar Nicolas, bien que comprenant parfaitement l'italien et le parlant même volontiers avec des artistes, mais craignant de faire des fautes et de compromettre sa dignité devant son auguste interlocuteur, a parlé français qu'il sait aussi bien que le russe et l'allemand. Le cardinal Acton traduisait au pape les paroles de l'autocrate, et celui-ci, par des mouvements de tête, faisait signe à Grégoire XVI qu'il comprenait trop bien sa sainteté pour avoir besoin d'interprète. Le pape a commencé par demander à l'empereur des nouvelles sur sa famille et surtout sur le *czarevitch* son fils, qu'il avait appris à connaître en 1839 (le grand-duc héritier a été deux fois à Rome). Voyant que le pape était préoccupé d'un sujet plus élevé que la famille impériale, voyant aussi l'hésitation du saint-père à l'aborder, le premier, le czar remercia Grégoire XVI de sa délicate et noble réserve. « Votre majesté, répondit le saint-père, est mon hôte bien-aimé; j'attends tout de sa franchise et de sa loyauté, mais je ne dois pas lui demander compte de ses actes, dont elle aura à répondre devant un autre juge que moi. » C'est alors que l'empereur a entrepris sa sainteté de la situation de toutes les confessions chrétiennes de l'empire russe, mais surtout de celles de la Turquie, en ajoutant qu'il protégerait plus efficacement ces derniers, si la politique européenne lui en laissait le pouvoir...

Le second entretien a roulé sur l'exécrable tyrannie qui opprime les chrétiens de l'empire ottoman; et l'empereur a su en mettre habilement toute la responsabilité sur le dos de l'Angleterre et de la France, dont la politique conservatrice en Orient est si funeste pour les malheureux chrétiens de ces contrées, berceau de notre foi.

— Les conférences de l'abbé de Ravignan, à Metz, sont toujours suivies avec un religieux empressement. Dès le premier jour, nous l'avons annoncé, plus de 4,000 personnes se pressaient autour de la chaire de vérité. « Depuis lors, nous écrit-on, la foule n'a pas diminué, et ce concours soutenu est dû autant à la réputation de l'orateur qu'à la sainteté du prêtre dont le nom rappelle la foi la plus ardente, la pitié la plus vive, et la plus touchante des vocations. On sait, en effet, que M. de Ravignan appartient à une des plus nobles familles du midi; on sait que, jeune encore, il occupait naguère un des postes les plus éminents dans la magistrature; on sait qu'au moment même où un brillant mariage devait ajouter à l'éclat de sa position, il renonça à tout ce que le monde lui offrait de richesse et de grandeur, pour entrer dans les ordres, et que, bientôt après, il embrassa la règle de saint Ignace.

« On sait tout cela, et ces religieux souvenirs forment une auréole qui rayonne autour de lui et qui féconde ses pieuses et éloquentes inspirations. Ajoutez à ces circonstances l'influence de la grâce divine que ses saintes prières ont attirée sur l'immense auditoire qui l'entoure, et vous comprendrez que bien des doutes ont été ébranlés, que bien des convictions ont été établies, que bien des cœurs ont été touchés.

« Dans sa première conférence, il demandait au ciel, pour prix des labeurs de son ministère, la conversion d'un seul pécheur, le retour d'un seul incrédule à la foi; déjà ses vœux sont exaucés; ils sont dépassés même par la plus évidente réalité. »

JOURNAL DES SALONS DES DAMES.

CAUSERIES DE VIEILLE FEMME.

PARIS Janvier, 1846.

Le carnaval de 1846 a eu ses heures de détail, des pleurs ont rouillé ses gretots un moment.— Une catastrophe a interrompu un des plus gais quadrilles de Musard, et la stupéfaction a régné pendant quelques minutes parmi cette belle jeunesse qui jette aux heures de la nuit ses parfums, son or et sa gaieté. Une femme, pauvre blanche créature, emportée dans ce tourbillon, se faisait remarquer au milieu d'une contredanse par ses rires moqueurs, ses gestes agaçants d'une désinvolture cousine germaine de la danse des Bayadères et du pas des Almées.—L'insensée, la musique enivrante avait troublé sa raison, ce public d'hommes enthousiastes, qui applaudissait à ses figures excentriques, avait égaré son jugement.—C'était carnaval, pensait-elle; carnaval, l'époque des folies et des plaisanteries sans songer à la critique au gros sel; elle dansait, elle dansait, sans songer à la morale, sans songer à certain règlement de police qui défend les exagérations chorégraphiques.

Mais la morale est intervenue. La morale n'avait pas, comme la folie, l'habitude de velours du débardeur, le corsage décolleté de la laitière suisse, le loup de satin du domino; la morale avait un habit bleu, une épée longue, un chapeau à deux cornes. C'était un sergent de ville.

Et notre sergent de ville saisit la pauvre danseuse par ses rubans, sans craindre d'en froisser l'éclat, et il la conduisit chez le commissaire de police du quartier, et là, loin du son des violons, dans cette salle sans lustres, sans guirlandes de lumières, un remords se glissa au cœur de cette femme, elle pleura!...

—Nous allons vous emmener à la Préfecture, lui dit le fonctionnaire.

—A la Préfecture de Police?

—Sans doute; c'est notre devoir.

—Avec ce costume, en débardeur?

—Oui, puisque vous en êtes vêtue.

—Laissez-moi au moins rentrer chez moi, prendre des habits de ville.

Le commissaire eut pitié de cette femme à laquelle la pudeur revenait avec la raison.

—Allez donc, dit-il.

Et l'agent de police conduisit la délinquante dans son domicile.—Là elle entra dans un cabinet, elle ouvrit une porte, puis une fenêtre.

Puis il se fit un grand choc... comme celui d'un corps tombant sur le pavé.

La malheureuse venait de se jeter par la fenêtre.

Cet événement a occupé Paris durant une minute.—On en a parlé à tous les bals pendant les intervalles d'une figure; puis on a continué la danse.—Les violons couvrent tant de bruits.

Les femmes ont eu cette semaine l'avantage insigne d'occuper le prédicateur à la mode, M. l'abbé Lacordaire, qu'on appelle à Paris le Révérend Père Dominicain. Ne croyez pas, vous, mesdames, qui ne l'avez pas vu, que ce soit un capucin à grande barbe, comme le vénérable Père Desmazures.—Non.—M. Lacordaire est un grand et poétique jeune homme.—Il porte avec une majesté simple, avec une majesté antique la robe de laine blanche des fils de saint Dominique, et les grains noirs de son chapelet tranchent admirablement sur l'albâtre de son costume.

Ecoutez comment, du haut de la chaire de Notre-Dame, M. Lacordaire analyse la femme et sa destinée en ce monde.—C'est un magnifique morceau d'éloquence sacrée.

« Selon la tradition consignée dans les livres saints, Dieu ayant fait l'homme, le regarda, et trouva qu'il était seul. Il lui envoya donc un sommeil mystérieux, et, pendant qu'il était plongé, posant la main sur son cœur, il arracha une partie du bouclier naturel qui le couvrait, en forma un être nouveau, et, ayant éveillé l'homme, il lui présenta la compagne de sa vie. L'homme ravi se reconnut dans un autre que lui-même, et prononce la première parole d'amour: «Voici, dit-il, l'os de mes os, et la chair de ma chair; celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme; c'est pourquoi l'homme, quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair.» Cette parole, messieurs, ou plutôt ce chant renfermait toute la constitution de la famille: la dignité réciproque de l'homme et de la femme, l'indissolubilité de leur union, et cette union en deux personnes seulement. La dignité d'abord, puisque la femme avait prise de l'homme, et qu'on ne pourrait jamais lui reprocher d'avoir été formé d'un limon secondaire; l'indissolubilité, puisque leur union était dans une seule chair; l'unité, puisque cette chair n'était qu'à deux.

« Et si, laissant de côté la tradition biblique, nous cherchons dans notre cœur, quels sont les vrais rapports de l'homme et de la femme, nous arriverons encore à deux conclusions. En effet, l'affection la plus chère, la plus pénétrante, la plus aimable, celle qui renferme le plus l'idée de la félicité, telle que nous nous la créons, c'est, messieurs, pesée au poids du cœur, comme au poids du sanctuaire, l'affection qui unit l'homme à sa légitime compagne. Or, là où est l'affection, là il y a communication de dignité; l'affection n'a jamais outragé, elle honore, elle respecte, elle vénère, elle élève ce qui est bas pour le transfigurer en soi. C'est même un des rêves de notre âme, d'aimer au dessous de nous, pour avoir le plaisir d'élever jusqu'à nous: sentiment délicat, que Dieu éprouve lui-même, et qui nous explique tout ce qu'il faut pour l'homme. Un ancien a dit: *Amicitia parvis invenit vel facit*; maxime dont l'application est quotidienne, et qui diminue au profit du bonheur la régularité sévère des rangs. Or, elle s'applique surtout à la femme, qui occupe naturellement la plus haute dignité parce que l'a-

mour que nous lui portons est le plus haut de tous les amours. Je dis nous, messieurs, car ceux-là même qui sont constitués dans la dignité du sacerdoce et de la chasteté éternelle, ceux-là ont une mère, une sœur, et par conséquent ils ne sont pas exclus de l'affection de bien dont je parle, don de Dieu à tous les hommes et condition sacrée de toute la vie.

« En second lieu, l'affection produit naturellement l'indissolubilité. Quel est l'être assez lâche, quand il aime, pour calculer le moment où il n'aimera plus? Quel est l'être assez indigne de concevoir et de mériter l'affection, qui vit avec ce qu'il aime, comme s'il devait un jour ne l'aimer plus? Qui de nous, au contraire, illusion trop souvent détruite, mais illusion qui nous honore, qui de nous, une fois qu'il aime, ne se persuade, dans ce moment du moins, qu'il aimera toujours avec tout l'entraînement et toute la jeunesse de son cœur? On se trompe, je le veux, mais ce n'est pas moins là le caractère inné de tout sérieux attachement.

« L'unité en est un autre. On n'aime point à trois, on n'aime qu'à deux. Il est impossible de se représenter une affection de même nature et de même force entre trois âmes d'hommes. C'est à cause de cela même qu'il y a si peu de capacité en nous pour aimer. Notre amour est exclusif, quand nous nous donnons qu'à un, et il a fallu toute la puissance de Jésus-Christ pour communiquer l'étendue à nos affections sans détruire leur énergie. »

Est-il possible de faire en chaire un tableau plus touchant de l'amour pur, de l'amour chrétien. Je vous donne ceci comme une perle arrachée au splendide écorce oratoire de M. Lacordaire.—Mais faites acheter ses *Conférences* chez les libraires Sagnier et Debray, vous aurez l'écorce tout entier.

De l'église au théâtre, la transition est un peu brusque, et pourtant je ne puis pas l'éviter, vu la disette de nouvelles des premiers jours de l'an.—Disons donc que ce qu'il y a eu de remarquable après l'horrible danscuse de l'opéra et les admirables prédications de M. Lacordaire, c'est le *Proscrit* de Verdi, joué au Théâtre-Italien; la pièce a obtenu un succès modeste, mais Teresina Brambilla a remporté un véritable triomphe.

Cette famille des Brambilla est fort connue en musique; c'est plus qu'une famille, c'est une tribu, voici ce qu'en dit un critique contemporain.

« Ecoutez! voilà quinze jours que le Théâtre-Italien chante sur une révolution. C'est la guerre des femmes, et l'on s'y dispute pour un a contre un i. Ceux-là crient: Brambilla! et ceux-ci répondent: Grisi!

Teresa contre Giulia! Les uns proclament la victoire de *Nabucco*; les autres célèbrent la gloire de *Norma*. Il y a là les *Brambillistes* et les *Grististes*. M. Vatel ne sait à quelle prima donna se vouer. Les deux camps sont en présence et l'on a déjà crevé mille paires de gants paille sur le champ de bataille.

Si la Brambilla l'emporte, Mario monte en chaise de poste; si Grisi triomphe, Verdi est en déroute. D'un côté l'on perd un tenor, de l'autre on perd un opéra.

Aussitôt que l'on parle musique on ne saurait être d'accord.

Mlle Brambilla, la Teresina, comme l'appellent les Milanais, n'arrive au théâtre que flanquée de ses deux sœurs, Marietta et Lauretta. Là, à l'ombre des coulisses, Norma poursuit Marghite de ses regards menaçants, comme jadis Marphise poursuivait Bradamante. Marietta, dès longtemps aguerrie aux luttes dramatiques, encourage Teresa, qui, à son tour, rassure Lauretta; et les trois sœurs passent, silencieuses et fières, au milieu des dilettanti, qui ne sont déjà plus autour de la reine menacée, mais qui ne sont pas encore autour de l'audacieuse aventurière.

Cette dynastie de Brambilla a reçu du ciel le don de la musique. Au berceau, elle pleurait en mesure. Je crois qu'elles sont sept filles en tout, soprani ou contralti de naissance; si bien que, lorsque Ronconi en parle, il ne dit jamais la famille, mais bien la gamme de Brambilla.

Nous avons à Paris *ut, ré, mi*, Marietta, Teresa et Lauretta, *sol*, est à Madrid; le *fa* est quelque part en Italie; la et si portent encore des houretlets.

Marietta, qui est l'aînée, a poussé Ernestina dans la carrière; Ernestina y a conduit Teresa; Teresa y prépare Lauretta. Le tour des autres viendra plus tard. Il y a eu des Brambilla pour nos pères, il y en aura pour nos neveux.

Finiissons cette revue par une anecdote que je veux raconter *textuellement*:

Les gens de lettre ont leur caprice; et tout dernièrement encore, M. Alphonse Karr avait le sien. C'était celui de voir un pied qu'il n'avait jamais vu, un pied qu'il mettait au rang des mystères de Paris. Ce pied appartient à une illustre dame qui a de la beauté pour trois et de l'esprit pour dix. M. Alphonse Karr aurait donné son ami Gataxy pour voir ce pied, mais toute sa diplomatie échouait devant le fragile rempart d'une robe de soie aux longs plis.

« Etait-il grand ou petit, maigre ou potelé? C'est un énigme en bas de soie. »

Un jour enfin, M. Alphonse Karr s'y prit si bien, qu'il eut occasion d'écarter un pan de robe en ramassant une broderie égarée. La dame se leva pour l'aider dans ses recherches.

—Ah! madame, lui dit le spirituel romancier, vous avez un port de reine.

Et tout bas il ajouta :

—Mais vous avez un pied de roi!

MARQUISE DE VIEUXBOIS.

MODES PARISIENNES.

Janvier, 1846.

Voici quelles sont les innovations de la mode qu'il importe de signaler :

1° *La pelisse roulière.*—C'est un petit manteau de satin très court, avec quatre rangs de fronces autour du cou où on établit un col fort étroit. Ce vêtement, qui ne convient au reste qu'aux femmes minces, ne paraît pas devoir obtenir un grand succès.

2° *L'adoption du grèbe* pour femmes et la diminution dans le volume des manchons. Les fourreurs ont essayé, nous dit-on, de détrôner l'hermine et de la remplacer par la martre, afin d'arriver à une vente considérable pour le renouvellement de ces parures.—Ils n'ont pas réussi; l'hermine est toujours en faveur, et la martre, sa rivale, est uniquement employée à la garniture de certaines redingotes sur lesquelles elles simulent des volans.

3° *Des robes du matin, façon robes de chambre, en levantine grise.*—Ces robes sont piquées et garnies de ouate, sur une doublure de taffetas rose. Elles forment le paletot d'homme, avec capuchon et corde lière.—Elles ressemblent au costume des marins appelé *varouse*, si ce n'est que les manches sont à la religieuse. On porte sous ce par-dessus une soutanelle de jaconas brodée et garnie de valenciennes, un bonnet de guipure orné de saules de velours gris-fer, et des mules ouatées et ornées de dentelles riches.

Le jour de l'an est, pour ainsi dire, le signal des bals et des plaisirs; aussi les gazes vaporeuses et transparentes, les tulles unis et légers, les brocarts en or, les riches damas et les satins Pompadour sont-ils chaque jour enlevés pour reproduire de gracieuses toilettes.

Les étoffes de laine, partie toujours aride, sont si jolies, qu'on peut les porter pour tenue habillée, et leur confection a été l'objet de soins consciencieux.

Les pardessus de bal sont en velours ou en soie piquée et ouatée, doublée de peluche ou de flanelle.

Les bonnets Ninon font fureur, surtout aux Italiens, où ils ont un succès immense.

Ensemble de toilette.—Redingote en satin marron avec corsage Isabeau à larges basques de velours, —manches à parements mousquetaires. Caprice en velours marron, garni de point d'Espagne;—chapeau en velours gris bleu avec une plume guipure, mélange de marabouts et de plumes. Bectines de satin marron;—manchon de martre.

Robe en damas bleu de France, cachemire de l'Inde orange à larges palmes arabesques. Chapeau de velours épinglé blanc, avec deux touffes de camélia de Constantin;—bottines à petits talons en satin bleu.

Toilette demi-négligé.—Redingote en barpoar vert de cour, avec une garniture de boutons malacités enclenchés d'or; châteline en mérinos satin vert de cour; capote Fontanges en satin noir doublée de satin rose; bottines de drap.

Toilette de soirées.—Robe en taffetas d'Italie rose, avec trois hauts volans crêpe rose, relevés par une rose mousseuse entourée de feuillage.—Berthe double en crêpe rose.—Guirlande formant touffes de roses au-dessus de bandeaux demi bombés.—Furure de topaze rose.—Peigne à médaillon.—Bouquet de main de Roger.—Robe de gaze, lamée acier, venant de chez Gagein; il y a trois volans festonnés lamés.—La berthe est pareille.—Coiffure en feuilles de géranium rose, avec petites cerises en acier, suspendues à la feuille par une fibre très légère.—Parure d'acier toute complète.—Robe en damas bleu ciel, s'ouvrant sur un jupon de damas blanc, avec revers de point d'Alençon.—Berthe en point d'Alençon.—Parure en émail bleu ciel, au milieu duquel scintille une petite étoile en diamants.—Souliers de satin blanc.—Gants quart longs, ornés de dentelle d'argent; éventaïl à émaux bleus.

MILLE JULIA BOISTE.

Nouvelles Etrangères.

ANGLETERRE.

Les nouvelles de Londres du 15 constatent l'impression qu'a produite dans le public anglais le discours prononcé à Glasgow par lord John Russell. C'est un grand motif d'encouragement et de confiance pour les partisans de la liberté commerciale, que l'adhésion à leurs principes d'un homme d'état aussi éminent que lord John Russell.

On parle à Londres d'une modification dans le cabinet. Lord Lyndhurst, va dit-on, résigner les sceaux. Le motif de sa retraite serait, dit-on, étranger à la politique.

—L'ambassadeur de l'empereur du Maroc a fait remettre à M. le préfet de la Seine une somme de 5,000 fr. pour être distribuée aux indigènes de Paris sans distinction de religion. Cette somme va être mise à la disposition des bureaux de bienfaisance et employée en achats de combustibles.

—L'épidémie qui a ravagé cette année les pommes de terre dans le Cantal, y fera manquer, en 1846, plusieurs mariages qui étaient déjà en bon train d'exécution. Toutes les filles, voire les jeunes gens prêts à marier, qui n'auront pas de quoi supporter aisément le lourd fardeau du mariage, feront bien, disent les pères de famille, d'attendre qu'une nouvelle récolte plus abondante que celle-ci vienne nous dédommager l'automne prochain.

—(ECHO du Cantal.)

—On écrit de Vienne, le 25 décembre : « L'empereur Nicolas est arrivé ici hier, à une heure fort avancée de la soirée. S. M. partira mercredi, 31 décembre, pour s'en retourner à Saint-Petersbourg, en passant par Varsovie et Cracovie. Au lieu de descendre au palais impérial, le czar est allé dîner à l'hôtel de l'ambassade russe. S. M. n'a voulu accepter qu'un dîner chez la famille impériale; demain elle passera en revue les troupes de la garnison. »

—On pourra se faire une idée des effrayants développemens du paupérisme en Angleterre par ce fait seul qu'en 1844 près de 2,000,000 de créatures humaines ont reçu des secours comme pauvres, ce qui constitue près d'un huitième de la population actuelle! Après cela, étonnez-vous-en, quand vous saurez que les taxes locales se montent annuellement à 10,000,000 sterling (250,000,000 de fr.)

—Un journal espagnol rapporte l'aventure suivante, qui rappelle celle de l'Arioste :

« Il y a quelques mois, un jeune peintre espagnol revenait de Rome, où il était allé étudier. Il n'était plus qu'à quelques lieues de sa ville natale, lorsque la diligence fut arrêtée par des bandits, qui allumèrent des torches pour inspecter le bagage des voyageurs. Cette scène dut rappeler à l'artiste quelques souvenirs de Salvator Rosa; et pendant que l'opération s'effectuait, il prit un crayon et se mit tranquillement à en faire un croquis. Les voleurs trouvèrent ce sang-froid digne de récompense, et ils rendirent ce qu'ils avaient pris au jeune voyageur; mais en revanche ils dépouillèrent tellement les autres, sans distinction de sexe, qu'ils leur emportèrent jusqu'à la chemise. »

—La banque de France vient de publier le compte-rendu de ses opérations pendant le 4e trimestre de 1845.

L'ensemble des opérations réalisées pendant ce trimestre présente 484 millions d'escomptes et de prêts (330 d'escomptes à Paris, 124 dans les comptoirs, et 28 d'avances en lingots, monnaies ou effets publics); 4 milliards 102 millions dans les comptes courants; 300 millions d'opérations avec le trésor, et 4 milliards 736 millions dans le mouvement des caisses, en y comprenant 1,753 millions pour l'entrée et la sortie des billets de banque et des espèces, et 2 milliards 982 millions pour les virements de toute nature.

—Plusieurs curés des cantons suisses sont en ce moment à Paris pour prendre part à une espèce de concile qui se tient dans la capitale. —(Réforme.)

—La lutte est engagée en Angleterre, entre les producteurs qui veulent la conservation des droits existant sur l'importation, et les partisans de l'abolition ou de la réduction de ces droits. Le duc de Richemont, dit le *Morning-Post*, président de la société pour la protection de l'agriculture, vient de convoquer un meeting, qui a eu lieu le 12 janvier, et les résolutions suivantes ont été adoptées :

« La protection contre la concurrence étrangère est absolument nécessaire aux classes productrices de l'Angleterre. Toute suppression ou tout abaissement de la protection actuellement accordée aux classes agricoles, sera suivi de la suppression ou de l'abaissement de tous les droits protecteurs établis dans l'intérêt des producteurs de l'intérieur ou des colonies. Cette résolution, proposée par lord Beaumont, a été vivement appuyée par M. Christophen, membre du parlement.

« La seconde résolution a été proposée par M. Miles, membre du parlement.

« L'assemblée, convaincue que le système protecteur est utile à toutes les classes de la nation, et que l'abandon de ce système porterait un dommage considérable à toutes les branches de l'industrie anglaise, s'engage à employer tous les moyens constitutionnels en son pouvoir pour maintenir le principe de la protection, principe auquel le pays doit sa supériorité actuelle. »

Après l'adoption de cette proposition, M. Baker a formulé la motion suivante :

« Les mots : *La société, sous aucun prétexte, n'interviendra dans les élections des membres du parlement*, seront effacés de l'art. 4 du règlement de la société.

Elle a été reçue avec acclamation. C'est une déclaration de guerre notifiée à sir Robert Peel. »

LA PROCHAINE MALLE ANGLAISE, Par le Steamer de Boston du 1er Mars 1846; SERA CLOSE AU Bureau de la Poste de Montréal, MERCREDI, LE 25 DU COURANT, A 7 HEURES P. M. Les journaux doivent être livrés à 5 heures.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 24 FEVRIER, 1846.

Histoire de la Semaine.

Samedi dernier à sept heures du soir la malle d'Angleterre, par la voie de Boston est arrivée en cette ville, nous apportant les journaux de Londres du trois février, et de Paris du premier.

Les nouvelles apportées par le *Cambria* sont du plus haut intérêt pour le monde politique et commercial.

L'agitation qui existait en Angleterre au départ du steamer, ne s'était pas vue depuis longtemps. Les changements que sir Robert Peel propose au parlement d'introduire dans la législation sur les céréales sera pour l'Angleterre une vraie révolution commerciale. Les lois de protection, fruits de temps exceptionnels, où régnaient la guerre et l'exclusion, sont désormais condamnées; il y a quelque chose dans l'air même de notre siècle, qui dit qu'elles ont fait leur temps, mais suivant les journaux, organes de l'aristocratie et des grands propriétaires fonciers, il ne faut pas croire qu'ils acceptent le sort que le premier ministre veut leur faire avec résignation, et qu'il se rendront ans combat. Le système protecteur a poussé de profondes racines dans le sol et il n'en se-